

Le blues et le noir

Mo' Better Blues de Spike Lee

Michel Beauchamp

Numéro 52, novembre-décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22507ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchamp, M. (1990). Compte rendu de [Le blues et le noir / *Mo' Better Blues* de Spike Lee]. *24 images*, (52), 82-82.

MO' BETTER BLUES

DE SPIKE LEE

LE BLUES ET LE NOIR

par Michel Beauchamp

En quatre films, Spike Lee est devenu bien plus qu'un cinéaste indispensable au cinéma américain contemporain. Sa progression a été fulgurante, et ce qu'il a construit ressemble à une véritable industrie du contre-pouvoir noir. Autour de son nom s'est constitué un petit empire financier qui rayonne à partir du Bronx, dans un immeuble qu'il a acquis, sorte de complexe commercial où est diffusée l'étiquette Spike Lee sous forme de vêtements, de gadgets et d'aura. Dans ce quartier général s'élabore la stratégie d'attaque de l'un des plus inexpugnables bastions de la culture blanche américaine: le cinéma.

Il va sans dire que l'absence d'une authentique culture noire au sein du cinéma américain constitue l'une des causes du dérèglement qu'on y observe. Événement d'une immense portée, un cinéma noir est donc en train d'émerger en Amérique à l'instigation de Spike Lee, un cinéma qui puise dans un imaginaire multiforme fait de colère, de musique, de sexe et de religiosité. Lee fait l'amalgame de toutes les voies explorées par la conscience noire sans aucune discrimination. Cohabitent ainsi le discours militant de Malcolm X, le pacifisme de Martin Luther King, la dimension politique de la sexualité et de la musique et, avec *Mo' Better Blues*, la conscience religieuse qui est commune à toutes les tendances idéologiques du combat noir. Wenders a eu tort à Cannes, en 1989, de soupçonner chez Lee un apologiste de la violence alors qu'il incarne simplement, et puissamment, l'artiste témoin de son temps.

Kaléidoscopique, la vision du cinéaste a recréé à partir d'un matériau familier une esthétique bigarrée puisée alternativement dans le rap (*Do the right thing*), la comédie musicale de style *coton club* (*Schooldaze*) et,



Jazz et amour. Le trompettiste Bleek Gilliam (Denzel Washington) et Clarke Betancourt (Cynda Williams).

ici, l'iconographie du jazz que traduisent l'image sombre ainsi que les costumes et le décor intemporels.

Mo' Better Blues est cependant un film étrange où la manière Lee s'appuie sur un récit plus lâche, de sorte qu'on est davantage emporté par le flux de la mise en scène que par la précision de l'écriture. S'y révèle en effet une faiblesse pressentie dans les films antérieurs et qui a trait au combat que se livrent forme et récit, encore qu'on puisse y voir l'expression d'une Histoire non achevée. Ce n'est qu'en apparence que *Mo' Better Blues* adopte une structure plus classique, la mise en scène faisant succéder des blocs de récit qui ne s'articulent pas toujours avec le même bonheur. Par exemple, les deux scènes les plus faibles sont aussi les moins riches quant à leur sens: le héros trompettiste confond ses deux maîtresses, le sexe lui brouille les neurones et le tout est banalement filmé en alternance; après sa déchéance provoquée par une rixe fatale pour sa mâchoire, il visite une boîte de nuit où chante une ancienne flamme et rien ne va de la chanson mièvre, de l'ex-maîtresse empaquetée et rendue au rival, de la scène sans doute ironique.

L'ambiguïté du cinéaste réside dans la forme de ses films, toujours d'une grande souplesse d'ensemble mais qui tend à s'au-

todétruire à force de petits procédés de minage: Lee ne cherche pas à être digestible, il force même la dose en insérant des notules sur la division entre ses *brothers* and *sisters*. Malgré tout, son cinéma emporte l'adhésion des siens et, dans ce cas-ci, de ses coreligionnaires pourrait-on dire. Car ce qui est éminemment classique dans *Mo' Better Blues*, c'est en revanche un contenu qui s'alimente au thème de la perpétuation de l'espèce, où les générations se reproduisent dans le bruit et la fureur mais sous l'égide de Dieu. Jazz, sexe et trahison mènent tous à une forme de rédemption qui passe ici par la chute du héros. La fin du film, identique au début où l'enfant musicien grandit sous l'aile de parents tendres et stricts, montre le héros déchu, devenu père à son tour, reprendre sur le métier l'éducation d'un fils qui réussira peut-être là où il a échoué. Avec grande simplicité, c'est le message naïf et sans illusion que livre Spike Lee, bon fils des siens auxquels il offre avec beaucoup de générosité son cinéma. ■

MO' BETTER BLUES

États-Unis 1990. Ré. et Scé.: Spike Lee. Ph.: Ernest Dickerson. Mus.: Bill Lee. Int.: Denzel Washington, Spike Lee, Wesley Snipes, Jai Lee. 129 minutes. Couleur